

Présentation

André Lamontagne

La littérature québécoise sous le regard de l'autre

Volume 24, numéro 3 (72), printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201444ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201444ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lamontagne, A. (1999). Présentation. *Voix et Images*, 24 (3), 457–459.

<https://doi.org/10.7202/201444ar>

Présentation

André Lamontagne, Université de Colombie-Britannique

Traditionnellement définie en fonction d'un public québécois francophone, la littérature québécoise est de plus en plus largement diffusée vers des publics autres, ce qui est non seulement une dimension essentielle à son épanouissement, mais une diversification qui l'enrichit d'une lecture ouverte à de nouveaux échanges. La façon dont les textes littéraires québécois sont lus, critiqués et enseignés partout dans le monde exerce des déterminations sur l'objet discursif et institutionnel appelé « littérature québécoise ».

Si la fortune de la littérature québécoise en France intéresse la critique depuis une quinzaine d'années déjà — que l'on pense à l'étude de Jacqueline Gerols sur *Le roman québécois en France*¹ —, cette problématique de la réception a suscité relativement peu d'échos sous l'angle des rapports avec le Canada anglais². Que l'on ait souvent encore les yeux rivés sur Paris dans l'attente d'une consécration masque sans doute l'importance des liens qui unissent *Le Canadien français et son double*, autant sur le plan de la critique littéraire que sur celui de l'imaginaire politique, qu'a si bien analysé Jean Bouthillette. Comme l'atteste un imposant corpus, dont le premier jalon serait la *Biblioteca Canadensis* de Henry James Morgan (1867), de tous les regards qui se posent sur l'écrivain québécois francophone, le regard anglo-canadien figure la véritable rencontre avec l'Autre.

-
1. Jacqueline Gerols, *Le roman québécois en France*, Montréal, Hurtubise HMH, 1984. La récente étude de Josée Vincent (*Les tribulations du livre québécois en France*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997) aborde la question du point de vue de la diffusion, tandis que l'essai que Marie-Andrée Beaudet consacre à *Charles ab der Halden* (Montréal, l'Hexagone, 1992) explore les liens entre un critique français et les premiers agents de l'institution littéraire québécoise.
 2. Quelques études ponctuelles sont à signaler, notamment : Pierre Hébert, « Roch Carrier au Canada anglais », *Œuvres et critiques*, vol. XIV, n° 1, 1989, p. 101-113 ; Carolyn Perkes, « Le pays incertain en traduction anglaise, 1960-1990 : seuil et écueils de l'identité littéraire au Canada anglais », *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 41, 1996, p. 41-56 ; Kenneth Landry, « La compilation comme instance de légitimation. Le premier "Who's who" de la littérature canadienne : *Biblioteca Canadensis* de Henry James Morgan », Annette Hayward et Agnès Whitfield (dir.), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 81-96. Cependant, aucune étude d'ensemble n'a été proposée à ce jour.

Mais quels sont les termes de cette rencontre? La réception anglo-canadienne de la littérature québécoise diffère-t-elle de celle qui est faite en français au Québec? Les deux grandes communautés linguistiques du pays recourent-elles deux « communautés interprétatives » (S. Fish) qui réaliseraient une concrétisation différente du sens des œuvres québécoises? Le discours critique qui s'écrit ailleurs produit-il des écarts par rapport au canon québécois (omissions, sur-représentation)? Quelles sont les méthodes critiques et les stratégies interprétatives qui s'y déploient? Ces lectures produisent-elles en retour des effets sur la norme littéraire québécoise elle-même? Comment s'opèrent les transactions entre les institutions littéraires anglo-canadienne et québécoise?

Voilà autant de questions qui sont au cœur d'un projet de recherche conjointement mené par des chercheurs de l'Université de Colombie-Britannique et de l'Université Queen's³ et qui ont inspiré le présent dossier. Le temps était venu de proposer, à défaut d'un bilan, un aperçu de la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise depuis la Confédération, d'en saisir certains aspects particuliers et de réfléchir à haute voix sur sa problématique. L'occasion était belle de donner également la parole à des spécialistes anglo-canadiens de la littérature québécoise parmi les plus influents, que les données statistiques identifient par ailleurs comme étant les plus prolifiques.

Annette Hayward et André Lamontagne ouvrent le débat en se demandant si, compte tenu d'un métissage identitaire croissant et d'une multiplication des transactions institutionnelles qui réduisent la distance entre les deux solitudes, il est toujours légitime de postuler l'existence d'une institution littéraire canadienne-anglaise homogène et autonome dans son discours interprétatif sur la littérature québécoise. En se penchant sur deux périodes charnières (1900-1939 et 1965-1989), cet article retrace l'évolution de la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise, en esquisse le canon, et cite quelques exemples d'écarts quant à l'évaluation et l'approche théorique des œuvres.

Réjean Beaudoin poursuit la réflexion en abordant la question du comparatisme canadien, discipline aussi riche en présupposés idéologiques qu'en analyses. L'étude décrit les enjeux méthodologiques et politiques qui se croisent dans les travaux de Margaret Atwood, d'E. D. Blodgett, de Terrance Hugues, de Philip Stratford et de Ronald Sutherland, et interroge ainsi la nature et la visée du polysystème littéraire canadien. Sous sa forme comparatiste, le regard de l'Autre semble davantage incliner vers la recherche arbitraire de convergences que vers le constat de divergences formelles et thématiques.

3. «La réception anglo-canadienne de la littérature québécoise (1867-1989)» est un projet subventionné par le CRSR qui réunit Réjean Beaudoin et André Lamontagne, de l'Université de Colombie-Britannique, et Annette Hayward de l'Université Queen's.

La traduction s'avère un autre vase communicant entre les deux institutions littéraires du Canada et surtout, comme le rappelle Barbara Godard, l'instrument privilégié de la réception de la littérature québécoise au Canada anglais: d'où l'importance d'examiner l'axiologie des traducteurs et de leurs éditeurs. En s'appuyant sur un corpus d'écrits de femmes, l'auteure de l'article, elle-même traductrice, distingue deux types de transformation: la traduction lisible et ethnocentrique des écrivaines telles que Roy, Hébert et Blais, légitimée par les grandes maisons d'édition de Toronto et de New York, et le travail de réécriture des fictions théoriques des jeunes écrivaines féministes, limité à la sphère de production restreinte.

Autre ami de longue date de la littérature québécoise, David Hayne s'intéresse à l'activité critique et littéraire de John Lesperance, un Américain de culture francophone qui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, s'installa à Montréal et fit connaître au lectorat anglophone les principaux auteurs canadiens-français. Les judicieux choix critiques de Lesperance, qui anticipent la postérité de plusieurs écrivains débutants, témoignent que la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise n'est pas nécessairement synonyme d'écarts. Cette étude de cas replace à l'avant-scène de l'histoire littéraire le rôle de ces passeurs qui assurent la connaissance de l'Autre.